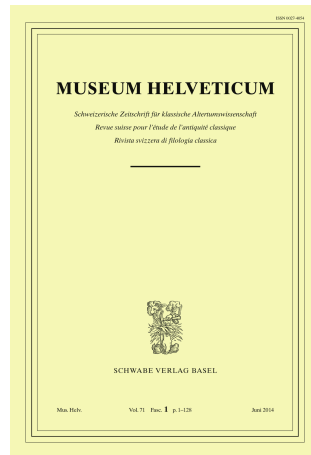


Citation style

Poltera, Orlando: review of: Elodie Paillard, *The Stage and the City. Non-Elite Characters in the Tragedies of Sophocles*, Paris: Éditions de Boccard, 2017, in: *Museum Helveticum*, 76(2019), 2, p. 261-262, DOI: 10.21245/rec.ant.382170993



copyright

This article may be downloaded and/or used within the private copying exemption. Any further use without permission of the rights owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

si ostina a vedercele (qualcuno, come si fa notare a p. 141, r. 3 e n. 253, ha visto un *fallo* in ogni occorrenza satiresca di φαλακρόν!).

Riguarda piuttosto la forma, ma non necessariamente intacca la sostanza, il fatto che l'indugio nella dossografia, con la quale si inizia pressoché ogni discussione del commento, talvolta faccia attendere troppo o non faccia emergere con la chiarezza che essa meriterebbe la soluzione proposta da D. (vd. ad es. la trattazione di ἐναίμος a p. 49, dove solo alla fine si presentano quegli argomenti che, se fossero stati presentati all'inizio, avrebbero permesso di comprendere meglio le ragioni per le quali l'una o l'altra opinione sia stata, a buon diritto, discreditata).

Tra le acquisizioni più notevoli e di più ampia portata si possono annoverare le seguenti: la sticomitia dei vv. 1–21 (fr. 46a) differisce per tono e modalità espressive da una sticomitia tragica; la *rhesis* dei vv. 765–772 (fr. 47a) ricalca in modo straniante il linguaggio dell'ufficialità politico-istituzionale usato a fini di millanteria, mentre l'effetto straniante delle parole di Danae a seguire (vv. 773–820) consiste nello scarto tra la tragicità di questa *rhesis* e l'inadeguatezza dell'uditorio, tanto quello sulla scena quanto forse quello a teatro; la presenza di dorismi nel fr. 47a, che ha indotto alcuni ad azzardare un'influenza da parte di Epicarmo, si rivela – a una verifica attenta che permette di ricondurne i più alla sfera colloquiale/affettiva – tutt'altro che massiccia, riducendosi a due (φίντων, v. 802; θῶσθαί, v. 818).

Il lettore avrebbe potuto senz'altro beneficiare di un indice delle cose notevoli meno circostanziato, proprio perché esse, in questo commento esemplare per gli aspetti linguistico-stilistici, sono tante e tanto rilevanti per svariati aspetti (ben al di là del dramma satiresco).

Andreas Bagordo, Freiburg i. Br.

Elodie Paillard: The stage and the city. Non-elite characters in the tragedies of Sophocles. Chorégies: études 3. Éd. de Boccard, Paris 2017. 267 p.

Wie man auf dem hinteren Buchdeckel von Paillards (P.) Studie lesen kann, «the relationship between Classical Athenian tragedy and democracy remains a much-discussed problem». Zu dessen besserem Verständnis will P.s Buch beitragen, wobei die Autorin ihre Aufmerksamkeit auf die «sekundären» Rollen solcher «non-elite characters» fokussiert. Die umfassende Einführung steckt die Grenzen der Untersuchung ab (13–66), bevor in drei Kapiteln die Figuren von Odysseus (67–128), der Chöre (129–197) sowie aller anderen untergeordneten Figuren (insb. Boten, Soldat-Wächter, Schafhirt, Pädagoge, Amme: 199–246) besprochen werden. Die Heterogenität dieser Figuren mag erstaunen, doch geht es der Autorin hauptsächlich darum aufzuzeigen, inwiefern die Zuschauer der athenischen Mittelschicht sich mit deren soziopolitischer Position zu identifizieren vermögen. Da jedem Kapitel eine Zusammenfassung beigegeben ist, kann die Schlusszusammenfassung sehr kurz ausfallen (247–251): diese legt das Augenmerk darauf, wie Sophokles' Dramen einerseits die politische Realität der athenischen Demokratie und deren Entwicklung in der zweiten Hälfte des 5. Jh. v. Chr. reflektiere, andererseits aber auch den politisch aktiven Bürgern der Mittelklasse (oder besser der in der Einführung herausgearbeiteten «middling group») aufzeige, wie in einer soziopolitisch heterogenen Gesellschaft ihr Zusammenwirken mit der «elite group» zum nötigen staatlichen Zusammenhalt führe. Diese Überlegungen basieren weitgehend auf einer modernen, angelsächsischen Tradition der literarischen Forschung, wie der Blick auf die recht umfangreiche Bibliographie zeigt (257–267). Vielleicht liegt gerade hierin das zwiespältige Gefühl, welches das Buch beim Rez. hinter-

lässt: Viele gute Beobachtungen münden immer wieder in Folgerungen, in denen die Grenze zwischen stringenter Beweisführung und persönlichem Eindruck gern verwischt wird. So bleibt das Bild von Sophokles als politischem Mittler, der genau den Nerv der «middling group» trifft, ob absichtlich (Genie?) oder eher aus der gelebten Demokratie heraus (naiver Idealismus?).

Orlando Poltera, Fribourg

Éric Werner: Le temps d'Antigone. Franchises. Xenia, Sion 2015. 154 p.

Le petit livre d'Éric Werner présente une série de réflexions sur la modernité qui ont pour point de départ l'héroïne de Sophocle; la tragédie éponyme ne fait cependant pas ici l'objet d'une étude et sert plutôt de prétexte à des parallèles parfois éclairants.

Dépourvu d'une introduction qui ferait le lien entre les différents chapitres, l'essai est composé de neuf chapitres de dix à vingt pages, auxquels l'auteur n'a pas jugé bon de donner un titre. Il appartient donc au lecteur de reconstruire la cohérence du projet éditorial.

Le premier chapitre dresse un parallèle entre Sophie Scholl, une étudiante de l'Université de Munich qui en 1943 fut arrêtée par la Gestapo pour avoir distribué des tracts appelant à renverser le régime nazi, et Antigone: comme l'héroïne antique, la jeune femme se défendit en arguant du fait qu'elle ne faisait que dire ce que tous pensaient. Partant de là, Werner théorise son approche «antigonique» des mouvements de résistance moderne: certaines œuvres canoniques, et notamment antiques modèlent à jamais notre inconscient collectif, et c'est le cas d'Antigone pour tout ce qui a trait à la résistance à l'oppression. Il relève ainsi que dans le tract Hitler est accusé d'hybris – comme Créon – et s'arrête sur la notion de limite, qui reviendra à travers tout l'ouvrage.

Le deuxième chapitre est une réflexion sur l'autonomie et l'articulation du soi à l'autre, et de l'humain au divin; l'auteur y analyse le deuxième *stasimon* et notamment la traduction de *deina*. Le troisième chapitre suit le fil du thème du désir et de l'audace et voit en Antigone une représentante de l'*Aufklärung*. Le quatrième chapitre fait un pas de côté et reprend la question de l'hybris, mais cette fois dans l'*Œdipe-roi* de Sophocle, voyant dans Œdipe un personnage à la fois représentatif de son époque et précurseur de la modernité, en ce qu'il incarne une rupture avec la tradition, la «révolution filiarcale» (p. 72). Au rebours, comme le montre le chapitre cinq, Antigone personnifie le point de rencontre entre la sphère humaine et la sphère divine, ce qui en fait pour Werner une figure christique. Le chapitre six confronte Antigone et Œdipe à la figure du fils prodigue; Werner en déduit trois attitudes possibles face à la tradition: le respect, l'arrachement, l'entremêlement. Du septième chapitre, consacré à Ernst Jünger, Antigone est quasiment absente: il s'agit d'une réflexion sur l'utilité de la violence politique – le tyrannicide – et l'hybris inhérente aux progrès de la technique. Le huitième chapitre revient sur l'idée de George Steiner selon laquelle l'intérêt de la modernité pour Œdipe plutôt que pour Antigone serait lié aux travaux de Freud, car pour Werner *Œdipe-roi* est, plus que la tragédie de l'inceste et du parricide, la tragédie de l'hybris – et l'hybris est une question moderne, la question qui se pose après l'ébranlement des valeurs provoqué aussi bien par la guerre du Péloponnèse que par la Première guerre mondiale. Enfin le chapitre neuf s'interroge sur ce que Werner appelle la «post-civilisation», ce qui reste quand la foi dans le progrès humain n'est plus. Rejetant aussi bien l'option heideggerienne que celle des traditionalistes – qu'incarne la figure de Tirésias – il entrevoit une possibilité pour le christianisme – auquel il assimile Sophocle – dans son intériorisation.